

DES MEMOIRES DE LA SOCIETE ROYALE DU CANADA

DEUXIEME SERIE—1905-1906

TOME XI

SECTION I

LITTERATURE FRANCAISE, HISTOIRE, ARCHEOLOGIE, ETC.

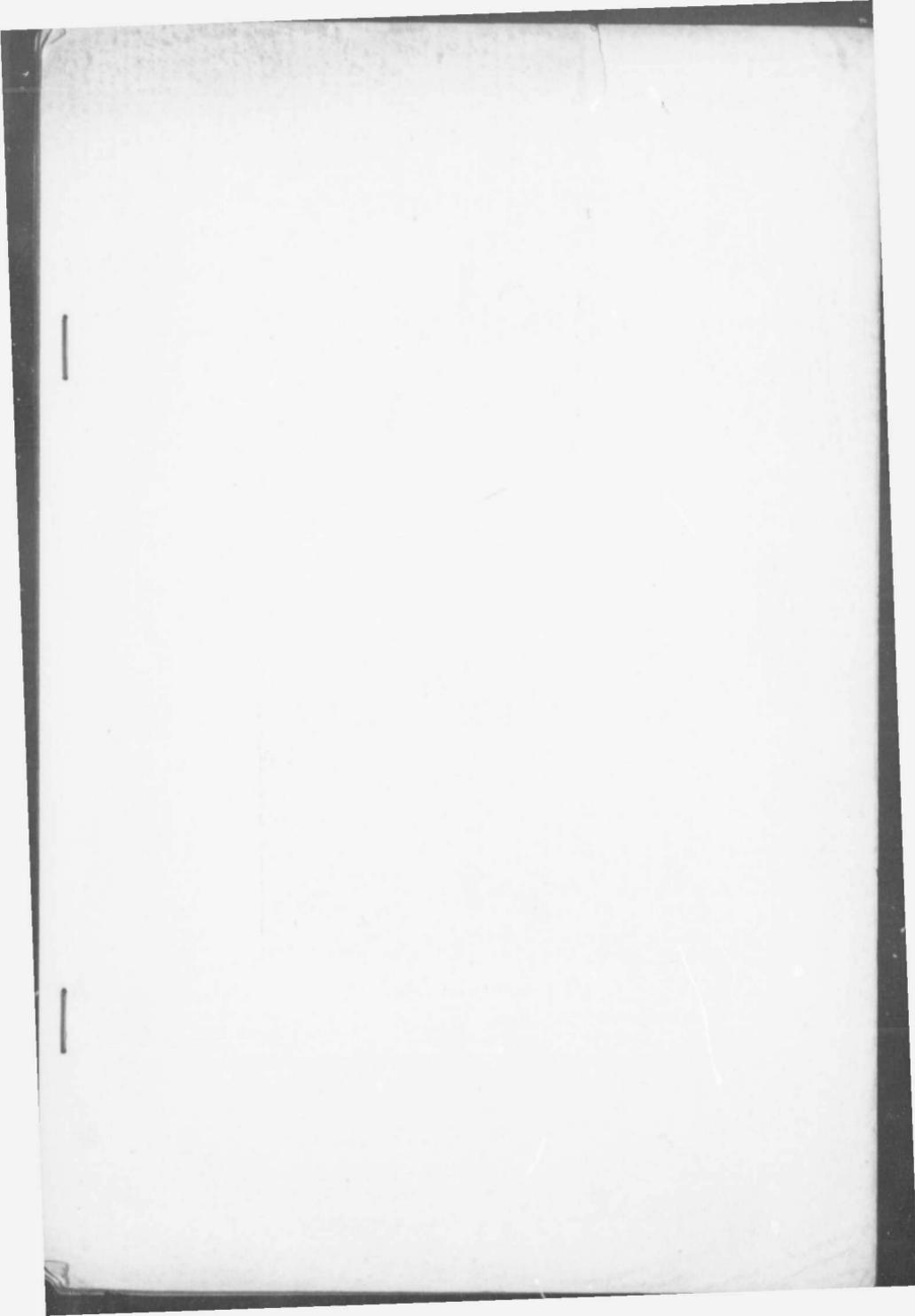
## L'ABBE BOURASSA

Par DR. A. D. DeCELLES

EN VENTE CHEZ

J. HOPE ET FILS, OTTAWA; THE COPP-CLARK CO., TORONTO  
BERNARD QUARITCH, LONDRES, ANGLETERRE

1905



BX 4705

B718

D42

1905

C.2



ABBÉ GUSTAVE BOURASSA.

891314

I.—*L'abbé Bourassa,*

Par DR. A. D. DECELLES.

(Lu mai 24, 1905.)

En appelant l'abbé Bourassa à faire partie de la Société royale, la section d'histoire et de littérature faisait un heureux choix. Selon toutes les apparences, elle donnait asile à un homme dont les travaux à venir lui feraient honneur ainsi qu'à notre institution. Ses brillants débuts dans les lettres rendaient légitime cette espérance, qu'il se préparait à justifier, lorsqu'un triste accident vint, au mois d'octobre dernier, arrêter brusquement une carrière pleine d'avenir et renverser l'artisan sur son œuvre à peine commencée. Vous avez partagé les regrets que cette mort a provoqués—regrets qui se sont traduits d'une manière si touchante dans sa ville natale, Montréal, milieu où ses belles qualités de l'esprit et du cœur lui avaient conquis l'estime et l'amitié de tant de personnes. Il semblait au jour de ses funérailles qu'un deuil public eut frappé cette ville, tellement se montraient nombreuses autour de sa tombe les expressions de sympathique et douloureuse affection. On ne pouvait se défendre d'une profonde tristesse à la pensée de ce brusque départ, en songeant à ces lendemains qui s'annonçaient naguère si lumineux et qui étaient allés se perdre dans l'ombre.

C'était une des figures les plus marquantes du clergé que ce jeune prêtre, comblé par le Ciel de tous les dons de la nature. Naissance illustre, grande distinction personnelle, tout l'appelait au sortir du collège à une brillante carrière dans le monde, Il lui plut de renoncer à ces séduisantes perspectives pour se consacrer à l'œuvre par excellence du salut des âmes et pratiquer le renoncement à soi-même: la vertu à notre sens qui se fait la moins fréquente dans un monde de plus en plus féroce-ment égoïste et qui, par conséquent, place bien au-dessus de leurs contemporains ceux qui ont l'héroïsme de la pratiquer.

Au milieu de ses œuvres sacerdotales, la passion des lettres ne cessait d'attirer cette âme éprise d'idéal. Son enfance s'était écoulée au sein de sa famille—auprès de son illustre père qui porte également bien son haut renom d'artiste et sa réputation de littérateur éminent—dans une atmosphère trop saturée d'esprit artistique pour qu'elle n'en fut pas profondément pénétrée. Aussi dans sa trop courte carrière un goût et un tact supérieurs ont frappé de leur empreinte tous les écrits et les discours de l'abbé Bourassa.

L'amour des lettres lui fit dérober aux rares loisirs que lui laissaient les soins de son ministère, quelques heures consacrées à ce labeur

intéressant sur lequel sa réputation se fonde. Une de ses œuvres les plus remarquables se trouve dans les pages éloquentes que lui a inspirées l'idée maîtresse qui domine la carrière de M. Chauveau.

Cultiver chez ses concitoyens l'idée nationale, inspirer à tous conscience de leur valeur, relever les Canadiens dans l'esprit des nations rivales chaque fois que l'occasion se présentait, tel fut l'objet poursuivi par cet homme d'Etat remarquable, éducateur dévoué, cet écrivain, le plus châtié de nos littérateurs. Tenant par sa jeunesse à un passé où il avait vu les nôtres humiliés, sa grande âme lui faisait ambitionner le relèvement de la patrie. La destinée clémente à ses efforts lui permit de vivre assez longtemps pour voir les siens vengés des affronts passés, libres et en pleine possession de leurs droits.

C'est cette noble ambition de M. Chauveau qui attira vers lui M. Bourassa. Il y avait entre ces deux esprits une communauté d'aspirations et de vues patriotiques, intensifiées chez le jeune prêtre par l'idée religieuse qui rehausse tout ce qu'elle touche.

Il est loin d'être exact "que le style c'est l'homme"; et il serait facile de citer nombre d'écrivains dont les œuvres ont été la contradiction de leurs mœurs et de leur manière d'agir dans la vie. Dans le cas qui nous occupe, c'est bien M. Bourassa que nous retrouvons dans ses œuvres, car c'était une nature incapable de dissimulation. Ce qui l'a porté vers M. Chauveau, ce qui lui a suggéré la pensée de dégager de l'ensemble des écrits de ce grand Canadien l'idée qui l'avait éclairé et guidé comme un phare lumineux, c'est le point de contact entre leurs esprits. M. Bourassa trouvait en son ami comme un autre lui-même, un reflet fidèle de ses pensées. La conservation de notre race, son épanouissement glorieux dans l'avenir, telle fut la préoccupation constante de M. Chauveau et en l'étudiant notre regretté collègue nous révèle ce qui fut le rêve de sa trop courte existence.

Comme il l'a bien mise en lumière ce trait spécial de M. Chauveau à l'exclusion de tout autre trait de cette personnalité si richement douée! Comme il évoque avec délices tous les faits qui mettent en relief les sentiments de M. Chauveau! Non moins admirable est l'art consommé avec lequel il fait la leçon à ceux d'entre nous qui semblent se soustraire à la bienfaisante domination de l'idée nationale qui le tenait aussi fortement que son ami: cette idée aurait germé spontanément dans son cœur généreux si elle ne s'était pas infiltrée à bonne heure chez lui avec les traditions de famille.

Fortement impressionné par son sujet—est-il nécessaire de le dire?—il le traite d'une façon à la fois élégante et vigoureuse; on sent à sa phrase bien ordonnée l'étude des classiques dont il s'est nourri et cette pointe d'atticisme qui s'acquiert rarement en dehors de la fréquentation

des grands modèles de Rome et d'Athènes. Un souffle d'indépendance traverse toutes ces pages éloquentes et l'entraîne à juger les hommes et les événements uniquement au point de vue élevé de l'intérêt national : plus préoccupé de dire la vérité que de la voiler ou de la laisser dans l'ombre, comme aurait pu lui suggérer le souci de ménager les siens. Aussi devons-nous nous incliner devant son courage lorsque, parlant des événements politiques passés, il passe condamnation sur "la majorité parlementaire dont l'ardeur mal réglée et les revendications à outrance faillirent à jamais compromettre la plus juste et plus noble des causes et anéantir dans le sang de ses concitoyens les fruits d'une action et d'une lutte de cinquante années."

L'histoire du règne de Louis-Philippe, de la République de 1848 et du Second Empire nous présente une figure bien captivante dans celle du grand orateur Montalembert. Son nom évoque le souvenir d'une carrière entièrement consacrée à la défense d'une noble cause. Ce fut le rêve de Montalembert et de Lacordaire d'amener une entente entre l'Eglise et les libertés modernes à l'encontre de leurs adversaires du parti catholique qui prétendaient que c'étaient deux puissances irréciliables et qu'il valait autant essayer faire vivre ensemble le loup et l'agneau que l'Eglise et la démocratie. On ne peut s'empêcher d'admirer cette lutte héroïque de Montalembert, combattu d'un côté par certains catholiques qui taxaient son libéralisme d'hérésie, et le pouvoir civil qui l'envoyait en prison parce qu'il réclamait, avec trop de vigueur, plus de liberté pour l'Eglise et l'enseignement.

Ce fut toute sa vie un vaincu, comme il le dit lui-même, mais un glorieux vaincu aux yeux de l'histoire. De même que le but poursuivi par M. Chauveau l'avait attiré du côté de cette homme d'une si haute valeur, de même le caractère chevaleresque de Montalembert avait porté M. Bourassa à consacrer une belle étude au grand orateur dont certains discours figurent parmi les plus belles pages de l'anthologie française. Sans partager toutes les idées de l'auteur des Moines d'Occident, il ne pouvait s'empêcher d'admirer les efforts que son héros a tentés pour obtenir la liberté d'enseignement en France. D'une belle tenue littéraire, sa Conférence sur Montalembert est menée avec une vigueur d'expressions pleines d'un fort coloris, qui nous font voir quel bel écho les grandes pensées trouvaient dans son âme élevée.

Nullement obligé d'écrire, maître de ses travaux intellectuels, l'abbé Bourassa trahit, par ses études, la tendance de sa mentalité et nous laisse lire au fond de sa généreuse nature qui toujours l'attire vers les hauts sommets où se rencontrent les âmes d'élites, loin du matérialisme de l'existence. Il ne nous est pas possible de nous arrêter sur ses autres travaux ; cependant, nous nous reprocherions de ne pas souligner d'un

trait rapide sa jolie conférence sur La Fontaine, car elle met en lumière un autre côté de son talent varié. Autant sa manière est grave, élevée, en nous retraçant le portrait de Chauveau patriote et de Montalembert défenseur de la foi, autant sa plume est facile, gracieuse, en suivant le grand fabuliste à travers ses géniales conceptions où, sous le couvert du monde animal, il met si bien en scène la comédie humaine. Il n'est pas donné à tout le monde de comprendre La Fontaine; sa profonde ironie, sa grande connaissance du cœur humain, que semblait contredire son existence en marge de la société de son temps, échappent à la plupart des lecteurs. Avec force aperçus plus ingénieux les uns que les autres, il dissèque les apologues du bonhomme pour en faire saisir tout l'art de la composition, toute la merveilleuse originalité de style et la souplesse de la langue.

Il serait injuste de prendre les œuvres publiées de M. Bourassa comme mesure de son talent. Elles n'en sont que le premier effort mais elle nous font voir, dans une perspective teintée de mélancolie, ce que les lettres canadiennes étaient fondées à attendre de ses aptitudes en pleine maturité.

Il est un terrain sur lequel ses amis l'ont vu briller d'un éclat incomparable. Elles sont rares les personnes en état d'attirer et de retenir, dans les réunions familières, l'attention de leurs semblables. L'abbé Bourassa excellait dans cet art de la conversation grâce à son verbe facile, alimenté par un fond inépuisable de connaissances, à un esprit prime-sautier, à une facilité de repartie qui lui faisait saisir la balle au bond pour la renvoyer à l'interlocuteur. C'était un causeur sans pareil, un véritable charmeur. Histoire, littérature, les sciences physiques, la théologie, la philosophie, la dernière revue, il mettait tout en œuvre avec une verve toujours en haleine, pour jeter comme à pleines mains mille mots heureux, mille vues ingénieuses sur les hommes et les choses du jour, avec un tact et un goût qui décelaient l'homme bien élevé, l'homme de race. Mais, hélas! du talent de causeur comme de celui de grand chanteur, talent éphémère par nature, il ne survit chez les intimes seulement rien que le souvenir, comme celui de l'éblouissement d'un feu d'artifice. La vue du monde avec ses contradictions et ses ridicules était bien faite pour fournir des cibles à son sens critique si aiguë par le sentiment du beau inné chez lui, mais sa bienveillance se hâtait de brider son ironie et de retenir la flèche barbelée prête à voler; s'il permettait parfois à un trait de partir, il le laissait glisser à fleur de peau sans blesser.

Ce côté spécial de ses facultés lui a permis d'exercer une influence bienveillante et parfois vengeresse dans le monde où il était très répandu, et dans certains milieux trop disposés à voir dans tout Canadien, surtout

s'il a l'habit religieux, un individu en rupture avec la distinction de manières et l'élevation de caractère.

Il ne nous appartient pas dans une société littéraire d'étudier le prêtre. Disons seulement qu'il fut toujours digne du grand ministère qu'il exerçait avec cette charité et cette indulgence qui rendent la religion aimable même à ceux qui ne l'acceptent point. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de nos paroles; conciliant sur la pratique, il était inflexible en matière de doctrine; il lui plaisait de faire les honneurs de la place à nos frères séparés, mais il n'en livrait pas les ramparts. C'était un homme bon et compatissant; une personne qui lui tenait au cœur par les liens du sang, et dont les regrets s'augmentent de toute la valeur morale et intellectuelle de celui qu'elle a perdu, nous disait naguère à travers ses larmes: " Dans toute sa vie, cet enfant ne m'a jamais causé une heure de chagrin." Avec ses amis et ses égaux il s'abandonnait avec délices aux joies de l'intimité. Mais malheur à celui qui aurait oublié sa qualité de prêtre! Sa conduite semblait toujours traduire cette parole: "*Si placuerem hominibus non essem servus Dei.*" Le religieux n'avait pas aboli en lui le citoyen et c'est avec une anxiété patriotique qu'il s'intéressait à tout ce qui pouvait fortifier le peuple canadien. Aussi s'empressait-il de payer de sa personne chaque fois qu'il pouvait prendre part à une bonne œuvre. Il suffisait qu'une idée fut utile pour qu'il la servît, généreuse, pour qu'il s'y dévouât!